



Un premier roman cru, qui cogne, rigole et fait du bien

Le Gruérien **Jean-Michel Borcard** vient de publier *L'asile du baron*. Un premier roman détonnant, qui montre l'envers d'un décor familier.

ÉRIC BULLIARD

LIVRES. Ici, pas question de littérature gentille, d'une aimable histoire proprement écrite. Pas de phrases manucurées avec le joli adjectif placé au bon endroit. Pour son premier roman, le Bullois Jean-Michel Borcard lâche un *Asile du baron* qui balance des gnons dans la tronche, qui suinte l'alcool, pue les égouts et le cadavre pas frais. C'est cru, ça secoue, ça rigole et ça fait du bien.

Déjà, son narrateur est dératiseur, imaginez un peu. Dès la première page, ce Joseph Miceli explique: «Je traquais les rats, les cafards, les nuisibles en tout genre. J'étais obsédé par toutes les saloperies que j'avais vues. Je ne pouvais plus manger du pain sans y trouver des merdes de souris.» Voilà pour donner le ton.

«J'ai un ami qui était dératiseur et m'a raconté des histoires incroyables», explique Jean-Michel Borcard dans un doux sourire. En ajoutant qu'il aime ces métiers de l'ombre, méconnus et souvent méprisés, alors qu'ils demeurent indispensables et permettent des expériences étonnantes.

L'asile du baron suit donc les tribulations de Joseph Miceli

et de Carl Meinhof, son collègue plus vrai que nature, à la fois insupportable, benêt, raciste et tellement attachant. «Au départ, j'ai pensé à un duo, comme le clown blanc et l'auguste, et puis ce personnage s'est créé de lui-même. Tout le monde connaît ce genre de personnes... J'aime bien l'idée que, derrière la méchanceté, si on gratte un peu, on découvre autre chose.»

Après vingt refus...

Les deux compères sont apparus sous la plume de Jean-Michel Borcard il y a quelques années. «J'écrivais des nouvelles avec ce genre de personnages et je me suis dit que j'allais en créer deux qui reviendraient régulièrement.» Il se lance ensuite dans un imposant roman, près de 500 pages. «Je n'arrivais pas à le faire publier. Au bout de 20 éditeurs qui te refusent, il faut te remettre en question... J'ai resserré les boulons, enlevé des parties et ça a donné celui-ci.»

Avec cette nouvelle version, il a eu l'agréable surprise de voir deux éditeurs accepter son texte, finalement paru chez Torticolis Frères, à La Chaux-de-Fonds. Conclusion de cette expérience: «Entre un livre pu-



Le Gruérien Jean-Michel Borcard avoue avoir été marqué par certains auteurs américains qui «arrivent à parler de tout, en parlant de rien, avec une sincérité qui touche». ANTOINE VULLIUD

bliable et un qui ne l'est pas, la différence, c'est le travail! J'ai mis quinze ans à me rendre compte que l'écriture qui a l'air la plus spontanée est en réalité la plus travaillée.»

La «lose» ordinaire

A la lecture, *L'asile du baron* laisse deviner qu'il est né d'une suite de nouvelles. Même s'il s'agit bien d'un roman complet, les deux héros vivent de trucu-

lentes aventures au fil de chapitres qui se déroulent le plus souvent à Fribourg ou à Bulle. On les croise en Basse-Ville, à la Tour vagabonde, à Ebullition, dans des bistrotts impossibles. Et dans la villa du baron: le narrateur trouve régulièrement refuge dans cette maison ouverte à tous les vents, à tous les gens de passage, à toutes les expériences.

«Pour moi, *L'asile du baron* représente un de ces lieux où on n'en a plus rien à faire des problèmes, des horreurs de la vie. On connaît tous ce genre d'endroit: tu crées un univers où tu peux te laisser aller, où il n'y a plus de règles.» Là-bas, la troublante Gina peut lâcher à Joseph Miceli: «On s'en fout de ce qui est normal.»

Ces histoires de la lose ordinaire, Jean-Michel Borcard les tire souvent d'anecdotes vécues ou entendues. «Il y a une part de réel, ce sont des choses qui arrivent chez nous...» Une sorte d'envers du décor, le plus souvent joyeusement trash, et rarement montré dans la litté-

rature d'ici. Comme la découverte d'un cadavre en décomposition ou la chasse aux rats dans le plafond d'un hôtel, au-dessus d'une chambre où se tient une partie fine...

Du rire dans le tragique

Le ton, lui, apparaît tragique, rock'n'roll tendance punk, avec l'humour que suppose le terme. «Il y a un équilibre à trouver entre la provocation gratuite et le fait que ça puisse rester réel. Dans ces histoires dramatiques, j'ajoute un aspect plus drôle. La vie est trop tragique, il faut y mettre un peu d'humour.»

L'avantage, aussi, avec la forme de ce singulier roman, c'est que de nouveaux chapitres peuvent facilement s'y ajouter. Le narrateur et Carl ont beau sérieusement déconner, ils n'ont toujours pas été virés. On n'a sûrement pas fini de suivre les péripéties de ces drôles de dératiseurs... ■

Jean-Michel Borcard, *L'asile du baron*, Torticolis Frères, 180 p.

De John Fante à Bukowski

Quand on lui demande quelle formation professionnelle il a suivie, Jean-Michel Borcard rigole: «Aucune! J'ai juste le permis de conduire!» N'empêche qu'il parsème son livre de références à John Fante, Boris Vian, Jaroslav Hasek, Bukowski (un personnage se nomme Elliott Jackubowsky) ou au film *Les galettes de Pont-Aven*. Et l'on sent que ce n'est pas de la frime.

A côté de son emploi dans la scierie familiale, à Grandvillard, Jean-Michel Borcard s'est en effet construit une solide culture littéraire et cinématographique. Au départ, il se rêvait d'auteurs réalisateurs. «Mais écrire est plus facile: tu prends les acteurs que tu veux!»

La littérature, il y plonge à l'adolescence, quand *Le matin des magiciens*, le désormais classique de Louis Pauwels et Jacques Bergier, l'amène à la lecture». Suivent

d'autres découvertes fondamentales. «Quand j'ai lu *Demande à la poussière*, de John Fante, j'ai tout de suite trouvé ça grandiose.» Suivront Bukowski, Kerouac... «Ces auteurs m'ont montré que l'on pouvait écrire différemment. Et ils arrivent à parler de tout en parlant de rien, avec une sincérité qui touche.»

Une langue qui prend à la gorge

Jean-Michel Borcard cite aussi Jacques Chessex et Friedrich Dürrenmatt parmi les écrivains qui ont compté. Forcément, la conversation passe par Céline, qu'il admire sans pouvoir le considérer comme une influence: «*Le voyage au bout de la nuit* est un tel chef-d'œuvre qu'il en devient intimidant.» Un auteur l'a également marqué, pour d'autres raisons: «Je n'ai jamais lu de San Antonio, mais à la mort de Fré-

déric Dard, j'ai vu une longue interview, où il parlait d'écriture, qui m'a fasciné.»

Avec ces écrivains, ce jeune quadragénaire partage un goût pour une langue qui parle aux tripes et vous prend à la gorge, avec de faux airs d'oralité et de simplicité. «On ne le sent pas, mais l'écriture de Fante et Bukowski est très travaillée, ils étaient exigeants sur chaque phrase.» Lui aussi cherche le bon rythme, triture ses phrases en tous sens. Dans *L'asile du baron* coexistent ainsi des tournures orales, des mots crus, vulgaires, et des trouvailles fulgurantes: «Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais engourdi comme un dimanche matin», «le jour était trop levé pour des présentations», «une bouteille d'eau surchauffée se trouvait entre les deux sièges. Je l'ai bue. C'était comme d'avalier une gorgée de bain tiède d'un vieux dégueulasse.» EB

Grandvillard parmi les plus beaux villages



PATRIMOINE. Grandvillard rejoint Gruyères dans l'association Les plus beaux villages de Suisse. «Au cœur des Préalpes fribourgeoises, dans un écrin préservé de prairies, de pâturages extensifs et de forêts, Grandvillard a séduit le comité pour son architecture paysanne gruérienne, haut lieu de la mémoire fromagère et témoin d'une civilisation alpestre aujourd'hui disparue», communique Alain Saint-Sulpice, son correspondant pour la Romandie. Le comité souligne la valeur historique du village, qui figure à l'inventaire des sites construits à protéger en Suisse.

Cette admission fait suite au concours notamment organisé par le journal *L'illustré*. «Grandvillard a terminé deuxième l'été passé

au vote des lecteurs, raconte le syndic Daniel Raboud. Je ne sais selon quels critères nous avons été sélectionnés, mais toujours est-il que nous avons été contactés pour adhérer à cette association. Pour une cotisation de 500 francs, on s'est dit "pourquoi pas".»

Un plus pour le tourisme doux

Depuis la médiatisation autour de Grandvillard, le syndic constate un regain de touristes dans le village. «Notre parcours du patrimoine, avec ses quatorze bâtiments d'exception, attire des promeneurs. Nous voyons beaucoup de randonneurs dans le village, mais aussi des parapentistes, des cyclistes. Le tourisme doux marche très fort.

Si ce genre de publicité peut attirer du monde dans nos restaurants, notre boulangerie, nos deux laiteries et notre boucherie, alors c'est bien.»

Née en 2015, Les plus beaux villages de Suisse est une association indépendante qui a pour objectif de préserver, promouvoir et rallier sous forme d'un réseau touristique les communes adhérentes, qui répondent aux critères établis dans une charte de qualité. Elle compte à ce jour 36 villages (par exemple Avenches, Grimentz, Moudon, Porrentruy, Rougemont ou Ascona) répartis dans treize cantons. Depuis 2017, l'association est membre de la Fédération internationale des plus beaux villages de la Terre. CD